

D'ÉROTIQUE ET DE PASSIONS FÉMININES (?)

par André MAINDRON (Université de Poitiers)

Mais quel que soit le tendre jeu,
Toujours l'âme en feu s'envolant,
Bel oiseau d'or, en plein ciel bleu ¹.

L'être humain sous ses deux formes, masculine et féminine, se trouve représenté dans l'art et la littérature, naturellement, depuis qu'ils existent, presque universellement. Il s'y montre non moins naturellement, et d'abord peut-être, en ce domaine où il ressent les exaltations et les humiliations les plus intenses et qu'il est convenu d'appeler amour. Un mot « maintenant aussi pollué que l'océan, aussi inefficace que le mot "Dieu" » ², on le sait ; un domaine, fantasme, réalité sur quoi l'on n'a pas fini de disserter – la preuve. Car à s'acharner pour séparer, opposer conflictuellement « ce que Dieu a uni » – selon une sacrée formule ³, on oublie que l'un ne peut être conçu sans l'autre, entendons bien le masculin et le féminin ; ou, pour reprendre cette fois l'expression d'une femme qui n'est pas, que l'on sache, une mère de l'église, que « l'un est l'autre » ⁴. Hors ce simple constat, biologique et historique bien avant que d'être éthique, à l'humanisme cher à Yourcenar se substitue le sexisme, cette variante du racisme ; aux tentatives d'entente une guerre inexpiable ; à l'amour la mort : l'un *hait* l'autre.

Les créateurs, au sens humain du terme, que sont les artistes authentiques n'ont pas méconnu cette réalité. Ils n'ont pas été aveuglés du fait de leur sexe au point de ne vouloir rien connaître de l'autre ; ni sourds au point de ne vouloir l'entendre – aux deux sens de ce verbe. Conditionnés comme tous par l'économique et le politique,

¹ Marguerite YOURCENAR, *Les Charités d'Alcippe*, 1956, Paris, Gallimard, 1984, p. 44 : « Érotique » (1938).

² *Quoi? L'Éternité (QE)*, in *EM*, p. 1255.

³ MATTHIEU, 19 : 6.

⁴ Elisabeth BADINTER, *L'un est l'autre*, des relations entre hommes et femmes, Paris, Odile Jacob, 1986, Livre de poche, 1987, 383 pages. Les trois parties du livre portent les sous-titres suivants, avec des majuscules qu'on ne trouve pas dans le titre : l'Un et l'Autre ; l'Un sans l'Autre ; l'Un est l'Autre.

ce dont refusent obstinément de tenir compte les fanatiques aux dogmes d'autant plus catégoriques qu'ils sont plus abstraits, ils ont donné la parole à l'un comme à l'autre humains. Et bien malin, en un seul sens du mot cette fois, serait qui, trouvant sans signature quelques-unes des plus belles pages de Racine, de Marivaux, de Laclos, de Stendhal – ou de Yourcenar, pourrait d'emblée en inférer le sexe de l'auteur. N'est-il pas un peu déshumanisant, scolastique, de ne considérer qu'un seul côté de la vie? L'œuvre de Yourcenar est-elle celle d'une infirme privée de la moitié de son cerveau, pour ne pas dire de sa cervelle? Traitant d'érotique et de passions « féminines » dans *Feux et le Temps, ce grand sculpteur*⁵, saurions-nous plus qu'elle oublier que l'humanité est une? Laissons à leurs sinistres charcutages les féroces qui se livrent à de telles mutilations.

Est-il seulement possible de ne voir dans *Feux* que des personnages en tout point menés par leur sexe, tels chiens et chiennes de Pavlov? Sous leurs noms aux deux tiers féminins certes, y trouve-t-on même de vrais personnages? Yourcenar ne s'y est-elle pas plutôt délectée aux subterfuges du travestissement, à tel point que sous eux « elle s'[est] invent[é] joie pour joie » ce dont elle charge l'une ou l'autre? « De sorte que son mensonge [a été] pour elle un assouvissement »; de sorte aussi qu'« elle s'[est] confess[é]e avant de » republier cet ouvrage « pour avoir une dernière fois le plaisir de parler de son » plaisir? Certains lecteurs auront reconnu là quelques-uns des propos tenus par l'auteur de *Feux* sur le tout premier pseudo personnage, à qui elle a donné le nom de Phèdre (p. 1058-1059). Nous disons bien l'auteur, car besoin avait-elle du truchement supplémentaire d'un pseudo narrateur? Ils auront compris aussi que nous faisons de même allusion à la préface où un auteur cette fois non déguisé, ce qui ne signifie pas qu'il avance les yeux grands ouverts, qui a tant de fois repris et remanié ses textes, même édités, déclare : « *Feux* [...] fut écrit en 1935 [...]. L'ouvrage, publié en 1936, reparut en 1957 presque sans changements. Rien non plus n'a été changé au texte de la présente édition » (p. 1047) laquelle daterait de 1967⁶. Formulation remarquablement équivoque, la valeur totalisante de « rien » étant singulièrement amoindrie par le « presque » utilisé juste avant. Il est

⁵ L'édition de référence est celle de la Pléiade, soit pour *Feux* le volume dit d'*Œuvres romanesques*, 1982, impression de 1988, p. 1045-1139 ; pour *le Temps, ce grand sculpteur* (TGS), celui dit d'*Essais et Mémoires* (EM), 1991, p. 273-423. Les mots soulignés dans les citations le sont par les auteurs. Lorsque plusieurs citations de la même page se suivent, la référence n'est pas répétée. Aucune confusion n'étant possible, le nom de l'ouvrage n'est pas non plus rappelé.

⁶ Comme par hasard, les dates de copyright ne concordent qu'approximativement.

vrai qu'il ne s'agit pas d' « un livre de jeunesse » (1047) mais du livre d'« un écrivain encore jeune » (1049)... « C'est moi-même que je corrige, disait Yeats, en retouchant mes œuvres », notait Yourcenar dans les *Carnets de Mémoires d'Hadrien* (OR, p. 539). De ce qu'elle s'est refusée à la retouche, quelle déduction tirer ?

Car la volonté de faire dans l'équivoque, le travestissement, les afféteries de style, fussent-elles baptisées pudiquement « l'expressionnisme baroque » (p. 1051), semble indéniable chez l'auteur de *Feux*. Elle y a certes reconnu elle-même « ce conditionnement d'un ouvrage par son temps » (p. 1049). Et elle a évoqué non sans quelque complaisance les grandes silhouettes de Valéry, Giraudoux et Cocteau. Mais elle n'a pas voulu, en travaillant à le déconditionner, en faire un livre moins artificiel, moins « délirant » – le mot est d'elle. Or « pas plus, certes, en ce domaine que dans tout autre, il n'importe "d'être de son temps", et il y a même avantage à ne pas tomber dans la trappe des opinions à la mode »⁷. Chaque pseudo personnage de *Feux* se caractérise ainsi, comme tout « masque », Yourcenar elle-même utilisant l'expression « bal masqué » à la fin de sa préface pour qualifier le livre, par quelque duplicité. Nous l'avons déjà noté pour la dénommée Phèdre, Bovary en péplum qui ne cherche qu'à « se distraire d'elle-même » (p. 1058). On peut en dire autant d'Achille, qui joue au « dur contraire d'une fille » (p. 1064), tout de « ses jupes » encombré et qui, dans deux textes différents, traîne le même poids de « son travesti » (p. 1075) ; d'Antigone, « dans cette nuit fusillée par les phares » de sa sombre folie (p. 1081) ; de Léna, « comme une chienne » errant « entre les chiens de la peur et les loups de la vengeance » (p. 1089) ; de Marie-Madeleine, « goule inassouvie » (p. 1102) qui a si charitablement fait le choix de « l'affreux destin d'être à tous » (p. 1099) ; et de Phédon, rebuté par « la pauteur des âmes » (p. 1110), logiquement admiratif de l'homme qui enseigne « aux jeunes hommes à ne se fier qu'à leur âme » (p. 1114) ; de Clytemnestre, qui ne se veut « infidèle à [son] homme » que pour mieux « l'imit[er] encore » (p. 1121) ; enfin de Sappho, le dernier spectre de cette mascarade, femme si féminine qu'elle a « l'air d'être déguisée en femme » (p. 1130), présentée qu'elle est d'ailleurs « au fond des miroirs d'une loge » (p. 1129) aux reflets indécis.

Ces fantoches sont-ils pour autant asexués ? Au contraire : ils ne sont guère que sexe, qu'éréthisme ; déterminés non par leur sexe, mais par le sexe « brûlé de plus de feux » etc. – image célèbre réemployée par Yourcenar et qui donne enfin quelque style à ces pages marquées par le maniérisme. Toutefois c'est ce qu'elle en a fait

⁷ *Archives du Nord* (AN), in *EM*, p. 1006.

qui nous intéresse ici, non l'œuvre de Racine. Selon elle « produit d'une crise passionnelle, *Feux* » (p. 1047) ne l'est ni moins ni plus que quantité d'autres ouvrages d'hommes ou de femmes. Que ce livre illustre « une certaine notion de l'amour » n'est pas non plus d'une originalité renversante ; l'auteur le reconnaît d'ailleurs, « l'amour total, s'imposant à sa victime à la fois comme une maladie et comme une vocation, étant de tout temps un fait d'expérience et un des thèmes les plus rebattus de la littérature » – et l'adjectif « total » semble exclure toute idée sexiste. Quant à son affirmation qu'« à des degrés divers, tous ces récits modernisent le passé » (p. 1048), ce n'est au mieux qu'un sujet pour débutants en littérature comparée. Or, quel que soit le nombre de lustres écoulés depuis 1935, du texte premier elle n'a voulu « rien » ou « presque » corriger. Et elle le justifie ainsi : « Je tiens à dire aussi que l'expressionnisme presque outré de ces poèmes continue à me paraître une forme d'aveu naturel et nécessaire, un légitime effort pour ne rien perdre de la complexité d'une émotion ou de la ferveur de celle-ci » (p. 1051). Ce qui revient semble-t-il à assimiler ou feindre d'assimiler non seulement « baroque » et « outré », mais « outré », « naturel » et « légitime » ; et à croire ou faire semblant de croire qu'« une émotion » ne peut se ressentir ni s'exprimer que sur des modes « presque insoutenables », pour reprendre une autre image de cette préface.

Mais en parlant de « ferveur », la préfacière de ce « recueil de poèmes » (p. 1047) conséquemment republié par elle quelques années plus tard encore dans le volume dit d'*Œuvres romanesques* d'une collection où « tout texte », selon elle, est « par définition, un texte définitif » (*OR*, p. XI), en quoi son expression est doublement réussie, la préfacière, donc, donne peut-être une meilleure explication de son attitude. Sans doute elle joue d'abord à laisser de côté la question de savoir

si l'amour total pour un être en particulier, avec ce qu'il comporte de risque pour soi et pour l'autre, d'inévitable duperie, d'abnégation et d'humilité authentiques, mais aussi de violence latente et d'exigence égoïste, mérite ou non la place que les poètes lui ont faite.

Toutefois elle continue:

Ce qui semble évident, c'est que cette notion de l'amour fou, scandaleux parfois, mais imbu néanmoins d'une sorte de vertu mystique, ne peut guère subsister qu'associée à une forme quelconque de foi en la transcendance, ne fût-ce qu'au sein de la personne humaine. (p. 1053)

Double citation un peu longue, mais qui permet de s'en tenir à l'essentiel : par cette belle définition dans la première phrase d'un amour dit « total » quand il semble plutôt caractérisé par l'ambivalence⁸ – ce qu'illustre assez bien la plupart des « poèmes » ou « récits » de *Feux* ; car, sans verser dans « une forme quelconque » d'angélisme, lui aussi réducteur et mutilant, chacun peut se souvenir de la parole : « Si une maison est divisée contre elle-même, cette maison ne pourra subsister »⁹. De sorte que c'est peut-être uniquement cette ambivalence qui, d'une phrase à l'autre, conduit à faire de « fou » un synonyme de « total », à transformer, comme par prestidigitation, « un être particulier » en « la personne humaine », même si, aucun grimaud ne l'ignore, « chaque [être] porte la forme entière de l'humaine condition »¹⁰. Quant à la magie par laquelle l'« inévitable duperie » se change en « une sorte de vertu mystique », nul doute que, pour y croire, il ne faille alors en effet être habité par quelque « foi en la transcendance »¹¹ – une foi que ne manifestent pas toujours de manière indubitable les figurines agitées de *Feux*.

Yourcenar l'a elle-même affirmé : « Une fois privé du support de valeurs métaphysiques et morales [...], l'amour fou cesse vite d'être autre chose qu'un vain jeu de miroirs ou qu'une manie triste ». Est-il sûr que le glissement qu'elle opère alors de ce que, pour l'opposer à « l'obsession sentimentale et charnelle », elle nomme « métaphysique » et « morale », à ce qu'elle appelle « des passions plus abstraites », soit des plus convaincants ? A-t-elle composé des « récits [...] consacrés aux divers aspects de la passion » (*OR*, p. XIX), avec ces deux définis totalisants – et peu moraux, ou *Feux* illustre-t-il d'abord jusqu'à l'artifice sa « passion du spectacle » (p. 1049) ? « Justice », « connaissance », « Dieu », lance-t-elle dans la préface de *Feux* ; à quoi font écho « destin », « absolu », « justice » encore, dans sa *biographie* de la Pléiade (*OR*, p. XIX). On connaît un héros, romantique *usque ad mortem* lui, le Lorenzo de Musset, qui eût chaque fois persiflé ce

⁸ « Domaine de la psychologie : Disposition à la simultanéité de deux sentiments ou de deux comportements *opposés* ». *TLF*, t. 2, 1973, souligné par nous. « Il n'en est pas moins vrai que partout, et à toute époque, l'ambivalence règne en matière de morale sexuelle, [...] » (*EM*, p. 350).

⁹ MARC, 3 : 25.

¹⁰ MONTAIGNE, *Essais*, 3, 2 (1588). Montaigne écrivait naturellement : « Chaque homme »...

¹¹ « Philosophie : Qui se situe au-delà du domaine pris comme référence ; en particulier : ce qui est au-dessus et d'une nature radicalement différente », selon le *TLF*, t. 16, 1994. Citant Lalande, le *Nouveau petit Robert*, 1993, indique que ce qui est transcendant « ne résulte pas du jeu naturel d'une certaine classe d'êtres ou d'actions, mais suppose l'intervention d'un principe supérieur et *extérieur* à celle-ci », souligné par nous. André Lalande : 1867-1963.

« beau petit mot bien sonore »¹². Il n'est pourtant pas rare que Yourcenar fasse référence à Musset, de préférence au poète, il est vrai, auquel fut « adonnée » la jeunesse de son père¹³. Elle a aussi reconnu plus tard, ce que le romantique savait sans l'avouer, que « la passion est plutôt de l'ordre de l'agressivité que de l'abnégation »¹⁴.

À peu près « tout sonne faux »¹⁵ dans *Feux*, comme d'ailleurs dans nombre de propos et de postures prétendus passionnés – faut-il donc, une nouvelle fois, rappeler celle des *Maximes* de La Rochefoucauld qui porte le n°131?¹⁶ De la première phrase, d'inspiration par trop gidienne (p. 1055)¹⁷, à la dernière, qui n'est guère plus qu'une ultime pirouette (p. 1139), en passant par ce genre de mélo-aphorisme dont raffolent soubrettes, midinettes, grisettes et autres lorettes, tel : « Toute femme qui aime n'est qu'une pauvre innocente » (p. 1096). Il en est quelques autres. À quoi on peut confronter cet autre aphorisme, peut-être : « Toutes les femmes aiment une femme : elles s'aiment éperdument elles-mêmes, leur propre corps étant d'ordinaire la seule forme où elles consentent à trouver de la beauté » (p. 1130-1131). Se trouverait-il une transcendance plus authentique dans les pages du *Temps, ce grand sculpteur* où Yourcenar avance, semble-t-il, en direction d'une érotique orientale? « L'espoir, il est vrai, nous soulage, / Et nous berce un temps notre ennui », roucoulait un personnage, de Molière cette fois, qui faisait lui aussi dans le lyrisme de pacotille et ne trouvait pas plus grâce aux yeux de son interlocuteur – bon sujet de dissertation, cette fois pour débutants en littérature française, que d'appliquer à *Feux* les vers 377-378 et 385-388 de cette pièce¹⁸. De ce second ouvrage de Yourcenar, deux textes, on le sait, permettent de ne pas en rester à ce baroque qui atteste « sinon les vérités de [l'amour], du moins la gloriole des [amants] », d'aller plus loin que ce « baroque, art violent, fait pour impressionner les masses », pour adapter deux formules de *l'Andalousie ou les Hespérides* (TGS, p. 384, 385) – et dans la préface de *Feux* est aussi évoquée « l'ère baroque » (p. 1047).

¹² *Lorenzaccio*, 2, 4, (1835). Cela n'empêchera pas peu après le vieux Philippe Strozzi de braire : « L'orgueil de la vertu est un noble orgueil », 3, 3.

¹³ *AN*, in *EM*, p. 1165.

¹⁴ Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu GALEY, Paris, le Centurion, 1980, p. 98, en abrégé YO.

¹⁵ Ces trois mots forment une phrase par laquelle Yourcenar caractérise elle-même le déclin de la passion de Jeanne pour Egon, *QE*, in *EM*, p. 1308.

¹⁶ 1665.

¹⁷ Le GIDE des *Nourritures terrestres* (1897) qui ont connu nombre de rééditions dans les premières décennies du XX^e siècle.

¹⁸ MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, 1, 2 (1666). C'est le fameux « sonnet d'Oronte » qui vaut une affaire de plus à ce malheureux Alceste.

Le premier porte *Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la Gita Govinda* et, daté de 1957, est donc antérieur de dix ans à la préface de *Feux*, dont nous avons parlé. Le second, de 1972, se risque à des *Approches du tantrisme*, dix ans aussi avant les mots définitivement définitifs que l'on sait ¹⁹.

Sans doute n'est-il pas mauvais de commencer par celui-ci. Pour deux raisons, contenues dans les deux substantifs du titre. En fait d'« approches » au pluriel, Yourcenar s'appuie principalement sur un livre acheté, dit-elle, sinon lu en 1952 « par hasard [...] dans son original italien, *Lo Yoga della Potenza* ». Et elle ajoute : « J'avais acquis là un de ces ouvrages qui pendant des années vous alimentent, et, jusqu'à un certain point, vous transforment » (p. 398). Affirmation d'importance. Yourcenar redoutait-elle qu'on puisse un jour lui appliquer le mélo-aphorisme de Marie-Madeleine rapporté ci-dessus ? Car « l'auteur Julius Evola » ne jouit pas d'une réputation bien fameuse ; raison pour laquelle Yourcenar, comme à regret et *in extremis* a écrit, à nouveau, cette clause en forme de pirouette (p. 403) ? En effet il passe plutôt pour un occultiste que pour un orientaliste, et sa philosophie pour se rapprocher de celle d'un français converti à l'islam, René Guénon ²⁰. Or ce n'est pas plus à l'islam qu'au christianisme qu'on doit le tantrisme. Le tantrisme ? Lequel donc ? Entre sa lecture d'Evola et celle d'un « travelogue » [sic] de « l'helléniste et orientaliste Gabriel Germain – quel beau « lapsus freudien » (p. 1052) quand même chez notre académicienne yanquie ! – elle a bien « appris ce qui différencie tantrisme çivaïte et tantrisme

¹⁹ L'édition de la Pléiade supprime la *notice bibliographique* rédigée par Yvon BERNIER à la fin de l'édition blanche, de 1983. Dommage. Voici la note d'Y. Bernier : « *Approches du Tantrisme* », paru originellement sous le titre « Des recettes pour un art du mieux vivre », *Le Monde*, 24 juillet 1972, p.13. *Quelques retouches et ajouts.* » En fait, ce numéro du *Monde* est daté du 21 juillet ; et le texte a été augmenté d'un bon tiers. Yourcenar écrivait, dans une parenthèse à une lettre du 22 mars 1975 adressée à Jacques Masui, sur le *Tombeau* duquel se clôt *le Temps*, ce *grand sculpteur* : « Je regrette encore mon court essai sur le tantrisme apporté au *Monde* ; c'est le type même du travail fait trop vite », *L*, p. 456. Comme par hasard, les éditeurs de ces *Lettres*, datent l'article du *Monde* du 21 juin et indiquent sans plus qu'il a été « repris » dans *TGS*.

²⁰ Julius Evola, Rome, 1898 -1974. La Pléiade, qui supprime heureusement nombre de majuscules *yanquies*, ajoute un accent à l'initiale du nom. René Guénon, Blois, 1886 - Le Caire, 1951. On note que la *yanquie* Yourcenar (graphie d'Étiemble) comme par hasard prive le nom de la française Alexandra David Néel (1868-1969) de son accent ; que la bibliothèque de Petite Plaisance contenait au moins un ouvrage de Guénon, en anglais ; et que l'édition du livre d'Evola qui s'y trouvait est la « seconda edizione, completamente rifatta, de *L'Uomo come Potenza*, Milano, Fratelli Bocca editori, 1949 ».

bouddhique »²¹, mais elle se débarrasse aussitôt lestement de cette différence dans une parenthèse « (les ressemblances prévalent sur les différences) » (p. 399). Ce qui paraît un peu rapide à qui connaît l'acharnement avec lequel, des siècles après la terre en porte encore témoignage, hindouistes et bouddhistes se sont chrétiennement étripés les uns les autres, la fabuleuse forêt de temples d'Angkor en fournit des exemples *ad nauseam*. De sorte que son analyse peut être lue avec la même circonspection que les propos de qui considérerait comme négligeables les infimes nuances qui se pourraient trouver entre les tenants des « religions du livre ».

Cette réserve faite, et il y en aurait quelques autres, concernant le zen par exemple, concernant aussi le fait que, dans *les Yeux ouverts*, son évocation du tantrisme se limite « à ses méthodes quasi physiologiques d'éveil des puissances de l'esprit et du corps » – autrement dit du « moi »²², on ne peut pas ne pas observer avec intérêt que celle qui conseillait de passer d' « un être en particulier » à « la personne humaine », ici plaide pour « l'effacement de ces deux notions au profit de celle de l'être ou de ce qui va plus loin que l'être » (p. 399). Au nom toujours d' « une métaphysique ». Un autre grand mot creux, car « la métaphysique est avant tout une sémantique »²³ ? Nullement : Yourcenar tient fermement au « charnel » et au « sexuel » (p. 400). Mais elle n'y tient plus à la façon des furies de *Feux* qui œuvraient ainsi à l'exacerbation de leur moi, dussent-elles, telle la grenouille de la fable, en crever²⁴. « Nous sommes, écrit Yourcenar ici, dans le domaine du sacré » (p. 401) : autrement dit passés d'une tension des sens peu ou prou névrotique qui sous-tend la passion « où toute action enchaîne » (p. 402), comme elle le reconnaît elle-même, à une « érotique ». Et elle peut conduire, elle, non sans quelque agrément par quoi nombreux sont ceux qui se sont laissé piéger, à une « libération » (p. 399, 400...). Elle n'y conduit donc que si cette érotique n'est pas considérée comme une fin en soi, que si elle est vécue par « les amants », écrit Yourcenar sans les distinguer l'un de

²¹ Nous rétablissons le tréma sur le « i », omis dans les éditions successives. L'usage – et la clarté substituent la graphie « Siva » à « Çiva » ; et le sivaïsme compte plusieurs branches – d'aucuns disent : sectes, peut-être dues au fait que Siva est porteur de symboles contradictoires et est souvent représenté comme un hermaphrodite. « Travelogue », yankisme : récit de voyage, documentaire touristique.

²² *YO*, p. 333.

²³ *Souvenirs pieux (SP)*, in *EM*, p. 848. On verra plus loin ce qu'il en est de la morale.

²⁴ LA FONTAINE, *Fables*, 1, 3 (1668), « La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ».

l'autre, comme « une hiérogamie » (p. 400)²⁵. – Seulement qui enseigne dans nos écoles « une méthode de gymnastique spirituelle » (p. 399) qui permette d'« atteindre à un maximum d'attention, impossible elle-même sans un maximum de sérénité »? Et à quelle page de *Feux* ne s'appliquerait pas le petit aphorisme qui suit : « Une surface agitée ne réfléchit pas »?

« Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages »²⁶, nous voici à même d'aborder enfin « quelques thèmes [...] de la Gita Govinda »²⁷. Ils sont complémentaires. À la « méthode de gymnastique » orientale dont nous venons de parler est opposé « le manuel de gymnastique [...] de l'Arétin » (p. 349) : point n'est besoin, si l'on ose dire, d'un dessin ; à cette voie tracée vers le sacré, le procès fait à l'Occident d'avoir commis « une désacralisation du sensuel » (p. 348) dont se sont rendus coupables, avant le christianisme, « l'intellectualisme grec [et] le rigorisme romain » – à commencer par l'auteur d'un des livres qui ont soulevé l'enthousiasme de Yourcenar jeune, le Platon du *Banquet*²⁸ : car, lui reproche admirablement l'auteur de *Feux*, « les sens y sont déjà les serviteurs qui tournent la meule de l'âme ». Si bien qu'il faut distinguer maintenant entre cette « érotique »-ci, comme déjà fondamentalement puritaine²⁹ et celle de l'Orient qui « dispense à la fois l'ivresse charnelle et l'ivresse mystique » (p. 347) – éloge, très baudelairien, d'une double « ivresse ». Mais est-elle bien le meilleur moyen de rester lucide, « les yeux ouverts » ? ou Yourcenar cherche-t-elle, pour paraphraser Musset, les plaisirs de la chair et la gloire de l'esprit ? De sorte que les cargaisons d'occidentaux refoulés que, pour leur plus grand bénéfice, les compagnies d'aviation débarquent à longueur d'année sur les trottoirs d'Orient, font

²⁵ On sait qu'il en est qui continuent de confondre les racines grecques *game* ou *gamie* et *gyne* ou *gynie*. Qui confondent aussi allègrement parfois *vir* et *homo*. « On ne refait pas le monde » (AN, in EM, p. 1078).

²⁶ LAMARTINE, *Méditations poétiques* (1820), « Le Lac ».

²⁷ Poème lyrique en sanscrit de JAYADEVA (1150 ?-1210 ?), datant du XII^e siècle, et dont le nom est écrit par Yourcenar avec un trait d'union dans le titre, sans trait d'union dans le corps du texte – comme dans d'autres ouvrages où on le trouve aussi écrit en un seul mot. N'est-ce pas François 1^{er} qui disait : « Souvent graphie variée [...] » ? Le *Gitagovinda* ou *Chant de Krishna* ou encore *Chants du pastoureau* est apparenté par les spécialistes au *Cantique des cantiques* qui daterait, lui, d'environ 450 av. J.-C.

²⁸ « Je compte parmi ces innombrables adolescents qui n'ont jamais oublié leur première lecture de Platon », YO, p. 258. Elle revient là-dessus dans QE, in EM, p. 1390. « Le socrato-platonisme, finalement, ne prend toute sa signification que parce qu'il s'articule sur une métaphysique au terme de laquelle le monde dans lequel nous vivons n'est qu'un monde d'illusion [...] », dit Jean François Revel, Jean François REVEL, Matthieu RICARD, *Le Moine et le philosophe*, 1997, éd. revue et corrigée, Paris, Pocket, 1999, p. 397. Le second, fils du premier, est moine bouddhiste tibétain.

²⁹ On sait l'origine anglosaxonne de ce terme, que Yourcenar n'emploie pas ici.

littéralement fausse route : ils n'y trouvent qu' « un exotisme à bon marché » (p. 343), cet « exotisme » également évoqué dans l'autre texte (p. 401) et qui n'est sans doute pas ce que viennent chercher dans les mêmes pays des orientaux, au moins aussi nombreux. C'est à dire qu'il est de la même qualité que ces produits de notre « univers [...] de l'individuation », notre « univers [...] du tragique » (p. 354), ce dont témoignerait une fois encore *Feux*. Tiendraient-ils tous, eux aussi, à montrer que « cette forme d'émotivité est souvent le fait de natures pauvres »³⁰ ? Et peut-on leur demander alors d'être sensibles « au naturalisme sacré de l'érotique hindoue, à la notion de divin ressenti par l'intermédiaire du physiologique » (p. 349)³¹ ? d'y aller à la recherche de l'« Être absolu » (p. 351) ? -- L'être absolu ? mais ne serait-ce pas ce dont parlait déjà notre bon Robespierre, non ?

Deux points encore distinguent cette érotique exotique de l'exotisme érotomane des touristes sexuels. Le premier découle directement de ce qui précède : ayant un autre but que celui de sa satisfaction personnelle, qui pratique cette « méthode de gymnastique » fondamentalement « non dualiste » du même mouvement développe « le détachement et la compassion envers les êtres » (p. 402) – en quoi effectivement hindouisme et bouddhisme se rejoindraient. Ce qui permettrait, Yourcenar dissociant maintenant ce qu'elle unissait auparavant, d'éprouver que cette « méthode [...] est psychologique et non éthique ». Elle peut donc se donner le plaisir, une fois encore, de quelque référence à son cher Baudelaire, lequel avait pourtant fui à toute vapeur dès les premiers effluves de l'Orient. À croire que cette phrase a quelque résonance personnelle, où il est parlé « des raffinements esthétiques ou sensuels qu'un poète européen comme Baudelaire goûte nostalgiquement, presque perversement, avec une sensibilité d'autant plus poignante qu'elle s'éprouve à contre-courant de son temps » (p. 352). – *In cauda venenum* : ce serait trahir Yourcenar que de taire que pour elle l'« édénique innocence » (p. 348), que l'« érotisme candide » (p. 353) dont elle chante l'accomplissement voluptueux sur les bords du Gange sont ceux, fût-elle « un symbole des noces de l'âme avec Dieu » d'une « fête phallique » (p. 347).

Le sage comprend « que la seule raison d'être des allées du Discours [...] est de mener jusqu'au bord du silence où bat le cœur des

³⁰ AN, in EM, p. 1134.

³¹ Yourcenar y revient dans YO, p. 77, et, là encore, sans distinction de sexe : « C'est une œuvre d'art. C'est l'union divine à travers une personne ». On est effectivement assez loin des enseignements des *Évangiles* : « L'esprit est ardent, mais la chair est faible » (MATTHIEU, 26 : 41 et MARC, 14 : 38). Ou encore : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien » (JEAN, 6 : 63).

dieux » (p. 1114), disait, de Socrate, son admirateur Phédon. Mais ces allées sont toujours trop longues, n'est-ce pas ? Terminons vite. S'il est généralement admis que « le milieu nourrit les passions », qu'il « leur donne aussi leur langage »³², ce qui est assez bien illustré par *Feux*, l'érotologue René Nelli disait, lui, « que l'état de passion est provoqué, d'ordinaire, par une accentuation excessive, en chacun des amants, de son double inversé »³³, ce qui n'est sans doute pas contradictoire et, à nouveau, rejette toute opposition masculin-féminin. Or, pour illusoire ou provisoire qu'il soit souvent, l'amour, dit-on aussi, « implique une aspiration infinie »³⁴, il est, charnellement d'abord, cela s'entend, « un appel au dépassement »³⁵. Et c'est peut-être là où Nelli, pour qui la passion amoureuse est « une tentative idéaliste d'évasion à deux, hors du conditionnement purement physique »³⁶, aiderait à comprendre l'évolution de *Feux* au *Temps ce grand sculpteur*. À ceci près, rappelait Suzanne Lilar, que cela peut conduire aussi bien à « une érotique d'abjection » qu'à « une érotique d'assumation »³⁷. Ce que savait Yourcenar écrivant : « Il y a des gouffres charnels comme des gouffres spirituels, avec leurs vertiges et leurs délices, leurs supplices aussi, que connaissent seuls ceux qui ont osé s'y enfoncer »³⁸. Finalement, son cheminement vers ce que d'aucuns ont appelé le *numineux*³⁹ est-il vraiment si « à contre-courant de son temps » ? De la théâtralisation de *Feux*, jamais reniée pourtant, Yourcenar n'étant décidément pas à son meilleur dans l'écriture théâtrale, elle semble passée aux prémices d'une voluptueuse érotique hindouïsante qui présente des voies plus variées qu'il n'y paraît d'abord en Occident – si tant est qu'on y puisse en juger correctement. Faut-il regretter qu'elle se soit arrêtée « au bord du silence » ? Au-delà de l'union sacrée des deux éléments, des deux êtres masculin et féminin en un seul, en quelle secte, celle qui fait du masculin ou celle qui fait du féminin le principe premier, le principe divin se fût-elle enrôlée ? Question gravissime.

³²Jérôme Antoine RONY, *Les Passions*, Paris, PUF, 1961, éd. de 1967, p. 46.

³³René NELLI (1908-1982), *L'Amour et les mythes du corps suivi du Corps féminin et l'imaginaire*, Paris, Hachette, 1975, p. 221.

³⁴Pierre BURNEY, *L'Amour*, Paris, PUF, 1973, éd. de 1978, p. 93.

³⁵*Ibid.*, p. 96.

³⁶René NELLI, *op. cit.*, p. 38.

³⁷Suzanne LILAR (1901-1992), *Le Couple*, 1963, Paris, Livre de poche, 1972, p. 226.

³⁸*QE*, in *EM*, p. 1407.

³⁹ « Le mot concerne l'aspect sacré de l'expérience humaine, le sentiment diffus, à la fois effrayant et attirant, du *numen* », selon Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, le Robert, 1992, éd. enrichie, 1998. En ce sens, *numen* signifie « puissance divine ».

André Maindron

Car, a-t-elle écrit plus tard, « ce qu'on peut dire de plus profond au sujet du sacrifice l'a été par le tantrisme »⁴⁰.

⁴⁰ *QE*, in *EM*, p. 1229.